

Siège :  
2, Rue Gaston-Baratier  
A S C Q

Rédaction : Téléph. 2

Imprimerie : Téléph. 91

Abonnement de soutien :  
100 fr. par an  
C. C. P. :  
U. S. Ascq 121-207 Lille

# LE CRI D'ASCO

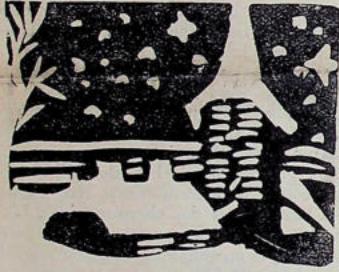
## BULLETIN D'INFORMATIONS LOCALES ET SPORTIVES

Édité sous les auspices de l'Union Sportive Ascquoise (Société agréée du gouvernement n° 14.020)

### LE CRI D'ASCO



*Vous présente ses meilleurs vœux pour l'année 1949.*



### L'ESPRIT DE CLOCHER

commune, elle serait, elle aussi, heureuse, fière, enthousiaste ?

Qu'on ne vienne pas me dire que la comparaison n'est pas à faire. Les sentiments humains ne s'expliquent pas, ils sont semblables partout à de rares nuances près. On arrive à les corriger parfois, à les modifier, à les discipliner, mais au fond, ils demeurent forts et vivaces et on ne peut que s'en réjouir.

Certes, il est de l'esprit de clocher comme du reste : pas d'abus, pas d'exagération. Il convient de ne pas oublier que notre liberté finit là où commence la liberté des autres.

L'espace est restreint ? C'est entendu mais il y a de l'espace et quand l'U.S.A.

a gagné sur peine, sans offusquer le voisin, extérioriser sa satisfaction. Cela est facile sans provoquer, ni insulter qui que ce soit. Et quand une équipe et ses supporters sont dignes et corrects, ça se sait, ça se répète. On les reçoit avec plaisir ; on les arbitre avec bienveillance ; on les accueille avec le sourire.

L'Union Sportive Ascquoise a cette réputation et elle n'est pas usurpée. Je l'ai souvent entendu dire avec un plaisir que je ne songe pas à cacher et il faut voir l'air de fausse modestie que je prends pour répondre à celui qui me parle avec sympathie de l'U. S. A. :

— Oui, oui, je sais. Je la connais. J'en suis...

Voyez-vous où l'esprit de clocher va se nicher ?

Jusque dans le cœur d'un vieil ami qui l'a porté sur les fonts baptismaux !

D'un ami sincère, qui est fier que vous le considérez comme un des vôtres et qui signe...

André MESSELIN.

Dans le monde civilisé (et Dieu sait si nous le sommes !), la famille est la base de la société.

La famille est le premier palier d'une chaîne d'organisation qui comporte ensuite le patelin, la commune où on est né, où on a vécu ; l'arrondissement, le département, la région, le pays, etc...

Il y a des questions qui ne se posent pas. Par exemple, aimez-vous vos parents ? Bien sûr, qu'on aime ses parents. Et son patelin, et son pays mais il y a des degrés. C'est normal.

J'ai raisonnablement ainsi quand cet ami ascquois m'a demandé : Qu'est-ce que l'esprit de clocher ?

Pardi. Quand on habite Ascq (même quand on l'a quitté après l'avoir habité) comment ne pas aimer ce qui le représente, ce qui en est l'émanation ?

Quand on voit pénétrer ou évoluer sur le terrain, les joueurs de l'U. S. A. c'est un peu de soi qu'on a l'impression de contempler, c'est un morceau du patelin, c'est une parcelle de son cœur.

Est-il sentiment plus naturel et plus humain ? Est-il sentiment plus noble ? Le tout est que ce sentiment demeure noble et digne, comme la personne humaine. Il doit être freiné par le respect d'autrui. Ce qui ne l'empêche pas d'être vif, enthousiaste, profond.

La femme d'un supporter pensera quelquefois en voyant son supporter de mari triste ou follement gai, selon que l'U. S. A. a perdu ou gagné :

— A-t-on idée de se mettre dans des états pareils pour « la » football ?

Elle ne réfléchira pas que si le professeur Picard, par exemple, était Ascquois et qu'il vienne faire visite à sa

### UN JOUR DE NOËL

PARCE qu'il s'éveillait tout engourdi de froid, Pain-Sec avait aimé Noël. Il se disait que celui-ci serait peut-être le dernier qu'il aurait fêté. Il avait fait le meilleur. Mais qu'il fut content ! Il enleva sa barbe de trois petits glaçons qui pendait, puis il se mit à suivre la berge de la Seine pour se réchauffer.

Tous les ans de sa vie — et il en avait quatre-vingts ! — Pain-Sec avait aimé Noël. Il se disait que celui-ci serait peut-être le dernier qu'il aurait fêté. Il avait fait le meilleur. Mais qu'il fut content ! Il enleva sa barbe de trois petits glaçons qui pendait, puis il se mit à suivre la berge de la Seine pour se réchauffer.

Jusqu'alors, il avait toujours eu des souliers, où il mettait de quoi en tenir lieu, et une chemise. Même cette année déjà bâtie où il avait pose ses chaussons à côté du poêle de la prison et où, au petit matin, il avait reçu un paquet de cigarettes et un livre de prières de la part de l'Armée du Salut.

Car l'oubli de vous dire — mais vous vous en êtes bien rappelé — Pain-Sec crovait en effet cette vieille histoire de souliers et de chemises, dans laquelle descendrait, non pas un Père Noël, qui serait de lui-même une réplique trop hargoueuse, mais un petit Jésus frisé, comme les enfants un peu sales qui jouinent dans le ruisseau, le long des cascades.

Alors que Pain-Sec n'était encore qu'un enfant auparavant, qui un petit peu avait commencé à aller à la messe quelques camarades lui avaient donné chuchoté quelque chose à l'oreille. Il les avait écoutés de cet air patient que prennent les médecins pour leur patient dont les nerfs sont mêlés au sang et nous sur l'estomac. Un peu plus tard, au matin, il épouvanté d'avoir été dérangé, s'efforça de moins en moins de se réveiller.

Pain-Sec, qui avait alors un nom que vous auriez trouvé facilement dans le calendrier, Pain-Sec continuait à mettre ses souliers, chaque année dans la cheminée, et quand il n'y trouvait rien, il se disait avec une déception malencontreuse :

— Ça va pour l'an prochain !

Mais voilà qu'il devenu trop vieux pour pouvoir compter sur une année prochaine, il n'avait plus ni souliers ni chemise. Et cependant, il tenait énormément à continuer à croire à cette belle légende dorée, seuil héritage qui lui avait laissé ce petit enfant innocent qu'il avait été.

Tout en marchant, il réfléchissait à cette question de souliers, la plus urgente. A droite et à gauche, en aval et en amont du fleuve, il avait des foulées de cuir qui marchaient comme lui, mais avec une allure qui dérangeait les nerfs. Petits, légers, vifs, tout en jambes ! Petits, solides, tout en jambes, sur leurs talons talonnés. Quelques souliers qui se croisent et se croisent, deux à deux, et qui traversaient les rues entre les clous ? Pourquoi donc n'en avait-il pas une seule paire pour Pain-Sec ?

Ce problème délicat l'occupa jusqu'au soir, et jusqu'à d'autres soirs. Petit à petit dans ses pensées profondes, il ne s'apprêtait pas que la Seine se mît à gicasser lentement vers la mer, et là il la suivait pas à pas.

Les quais avaient disparu, remplacés par des chemins de halage que traversait parfois en oblique le vol bleu d'un martin-pêcheur. Souvent, un toit de ferme fleurissait, bâquet d'arbre et Pain-Sec allait y récolter une tranche de pain ou une soupe. Jamais il n'osait demander des souliers ni une place au coin de feu.

Les nuits glacées, toutes brillantes d'étoiles, il couchait dans des fossés boursurés de feuilles, séchées, jusqu'au moment où le froid l'avait assez engourdi pour qu'il pût dormir. Des soirs assez heureux, une porte de grange qui coulait devant lui, et il laissait alors l'odeur moite de fourrages et des bêtes détidre l'intérieur de son vêtement.

Cependant, Noël approchait si vite qu'un matin devint celui du 24 décembre. Pain-Sec n'avait toujours ni souliers ni chemise. Tout triste, il suivit jusqu'à midi une personne qui courait entre deux rives marécageuses de blanc.

Il ne regardait ni à droite ni à gauche et il ne vit la péniche que quand la marinière le héla :

— Voulez-vous une tarte, vieux père ?

Il accepta par politesse, pour ne pas dévoiler sa bonté. Car il était très généreux pour avoine. Et tant qu'il mangeait à petites bouchées, la bonté. Il rendit compte tout à coup que si elle lui avait donné son pain, c'est parce qu'elle n'avait pas eu le courage de manger elle-même. Par dessus le bordage du bateau, elle le regardait avec une attention grave, immobile malgré le froid et ne semblant pas le sentir.

Des qu'il comprit qu'elle était malheureuse, il se sentit en confiance et il lui passa enfin la question qui tourmentait dans sa tête depuis tant d'heures.

Elle abaissa ses yeux sur les pieds du vieux, et son mari n'avait pas une paire de souliers en trou. Elle fit non, lentement, de la tête.

Alors, il expliqua :

— Oh ! ce n'est pas pour mes pieds ; je suis marié et il ailleurs que ça. C'est seulement pour la cheminée. J'en ai fait toute ma vie... Je sais bien que c'est bête, un vieux qui met ses sabots devant l'autre, comme un gosse... mais on m'a toujours dit que je n'étais pas intelligent.

Son visage à elle s'éclaira d'une douce lueur : Des souliers pour mettre dans une cheminée... Oh ! alors j'en ai... une paire toute neuve, petite et rouge. ELLE devait les tremper demain.

La marinière disparut sous le toit venu du toit et revint presque aussitôt : elle n'avait pas eu à chercher longtemps pour trouver les jolis souliers de cuir rouge.

Pain-Sec ouvrit les yeux débouloé. Il n'avait jamais vu une chose aussi belle, même dans un rêve. Il n'avait jamais supposé qu'il put en exister de tels ! Bien sûr, il était faits tout exprès pour être mis dans la cheminée, la veille de Noël.

La jeune femme les lui mit dans la main, et les gros doigts rudes se refermèrent. Elle expulsa une forte toux.

ELLE est morte le mois passé... Pain-Sec continua sa route, les souliers rouges pressés contre sa veste comme un bouclier.

Il ne lui manquait plus qu'une chemise. Mais avec d'autant beaux souliers il était devenu difficile en ce qui concernait les chemises : rien qu'à la vue de ces deux ménages, il demandait que la leur était naïve de sauf, poudrée de poussière, enroulée de toiles d'araignées.

Enfin, par une porte qui s'entrouvrit, juste pour qu'un balai montrait sa paule jumelle, il aperçut une cheminée assortie à ses souliers. Elle était vaste et profonde, et le feu brûlait en hauteur dans ses deux chandelles. Il la déborda entre deux chandelles de cuivre luisant. Et trois roses de Noël fleurissaient un vase de terre.

Quand le balai fut rentré, Pain-Sec frappa à la porte. Une jeune femme vint ouvrir avec trois minois d'enfants sortant des lourds plis de son tablier. Elle regarda curieux et bleus examinant le visillard.

J'aurais besoin d'une cheminée, rien que pour un soir..., commença-t-il.

Et comme on ne se moquait pas de lui, il raconta son histoire, mais sans parler des souliers rouges, qu'il avait cachés maintenant dans sa besace.

On consentit à lui prêter la cheminée, et une chandelle au bout du feu. Il cut une nassiette de bouillon où nageaient des carottes roses, et une large tranche de galette. Il but un doigt de vin rouge et une tasse de café noir.

Quand il fut tard, la maman et les trois enfants montrèrent de se coucher dans la soupe et Pain-Sec resta au coin du feu qui continuait en compagnie de trois petites paires de sabots. Ce fut qu'à minuit qu'il les poussa un peu pour y joindre sa paire à lui, pétite et rouge.

Le chuchotement des enfants l'éveilla au petit matin.

— Y a-t-il quelque chose, Jean-Paul ? Nénette ?

Oui, il y avait une orange et un cornet de pralines dans chacun des petits sabots. Jean-Paul et Nénette se précipitèrent sur leur proie, avec des cris aigus. Seule la plus grande ne disait rien. Les mains jointes, elle contemplait avec de grands yeux ravis les petits souliers de cuir rouge, qui semblaient être comme les souliers d'une princesse de conte.

Tu vois, maman, fit-elle enfin d'une voix contenue, tu vois bien que tu t'étais trompée. Voilà les souliers que je désirais depuis si longtemps... Et je vais pouvoir aller à la grand'messe.

La jeune femme, étonnée et gênée, jeta un regard amical à Pain-Sec. Lui se leva :

Il passa à main malade le long des deux tresses blondes, minces et vivantes comme des queues de rat, il dit, gêné lui aussi :

— Bien sûr, la petite a été très sage, pour avoir d'aussi beaux souliers.

Il était de nouveau sur la route, avant qu'enfin sonna le temps de retenir. Mais il marchait plus vite, et plus heureux. Son dernier Noël avait été le plus beau. Il lui avait apporté, à lui qui n'avait rien, ce dont il était inestimable de pouvoir de la joie.

Et Pain-Sec continua sa route, riche infiniment parce qu'il avait conservé dans son cœur, pendant toute une vie, un petit coin inviolé de confiance et d'innocence pour servir le cœur de Noël.

H. R.

Le passé d'un club  
est le sûr garant  
de son avenir.  
G. Baratte  
(1931)